

Introduction

Ariane BOLTANSKI, Yann LAGADEC et Franck MERCIER

Longtemps négligée par la science historique issue de la « révolution des *Annales* », l'histoire de la bataille fait actuellement l'objet d'un incontestable engouement de la part des historiens, de toutes écoles ou périodes confondues. Perceptible dans l'actualité éditoriale comme dans le domaine de la recherche, le retour apparent de « l'histoire-bataille » est spectaculaire. Ce retour peut surprendre au regard de l'opprobre qui a longtemps pesé – au moins dans la sphère d'influence de l'historiographie française – sur ce motif traditionnel de l'histoire militaire et diplomatique¹. Il est vrai que pour l'histoire quantitative et sérielle qui domine la production historiographique dans les décennies centrales du xx^e siècle, la bataille, en tant qu'événement limité dans le temps, fait figure d'épiphénomène accidentel². Nettement dépréciée sous le nom péjoratif d'« histoire-bataille », elle participe alors de cette écume des choses qu'il importe de traverser pour accéder aux structures économiques ou sociales profondes qui déterminent l'évolution des civilisations. La relative désaffection des études historiques françaises pour le fait militaire en général, et la bataille en particulier, sous l'influence de l'école des *Annales* et des méthodes structuralistes appliquées à l'histoire se traduit alors par une certaine marginalisation de l'histoire de la guerre : de la fin de la Seconde Guerre mondiale au début des années 1970, les travaux les plus significatifs de l'histoire militaire sont surtout consacrés à l'étude des groupes sociaux liés aux armées (de la masse des soldats au corps des officiers), au risque d'oublier leur principale raison d'être, de

1. Nicolas OFFENSTADT, « Histoire-bataille », dans Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA et Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Historiographies. Concepts et débats, I*, Paris, Gallimard, 2010, p. 162-169.

2. Par « bataille », nous entendons ici un événement qui, tel le drame, répond aux principes de l'unité d'action, de lieu et de temps. Exceptionnellement confondue avec la guerre en son entier, elle se distingue des simples « combats », « affaires », « rencontres » par son ampleur au moins relative, à l'échelle du conflit considéré. La multiplication des actions dans le cadre d'un espace et d'une durée dilatés à compter de la Grande Guerre principalement marque très largement la fin de cette bataille au sens classique du terme. Sur ce point, nous renvoyons à Hervé DRÉVILLON, *Batailles. Scènes de guerre de la Table Ronde aux tranchées*, Paris, Le Seuil, 2007.

vivre et de mourir : la guerre³. Il faut cependant reconnaître que l'histoire militaire traditionnelle et notamment celle des batailles a, d'une certaine façon, mieux résisté dans le monde universitaire anglo-saxon, où les *War Studies* ont toujours bénéficié d'un prestige et d'une visibilité importante. Cette abondante production n'échappe cependant pas non plus aux risques d'une excessive spécialisation.

Si le regain d'intérêt pour la bataille devient très sensible depuis les années 1990, on en perçoit déjà les prémices au début des années 1970. Et sans doute l'épisode de mai 68 n'est-il pas tout à fait étranger à la réhabilitation de l'histoire événementielle, dont la bataille constitue pour ainsi dire la quintessence. Il est ainsi intéressant de rappeler que c'est précisément en 1968 que Georges Duby reçut commande d'un ouvrage sur la bataille de Bouvines (27 juillet 1214) qui, paru cinq ans plus tard, devait révolutionner le genre de l'histoire-bataille⁴. Bien que publié dans la très classique collection des « Trente journées qui ont fait la France », le *Dimanche de Bouvines* se distinguait déjà par sa volonté de rompre avec une conception traditionnelle de l'histoire-bataille, abandonnée aux érudits locaux ou aux militaires férus d'histoire, pour s'adonner à une « sorte d'ethnographie de la pratique militaire au début du XIII^e siècle⁵ ». Son approche novatrice de la bataille tenait aussi à ce qu'il ne se contentait pas d'en proposer une reconstitution au plus près possible des sources mais l'envisageait aussi et surtout comme le produit et l'instrument d'une propagande politique. Du fait d'armes au combat idéologique, le chemin est court, en effet, dès lors que l'événement « bataille », comme le notait déjà Georges Duby en 1984, « n'existe que par ce qu'on en dit, puisqu'il est à proprement parler fabriqué par ceux qui en répandent la renommée⁶ ». Avec cet ouvrage original prétendument écrit « pour le plaisir » et comme en marge d'une activité professionnelle plus sérieuse, Georges Duby ne bousculait pas seulement les habitudes de la communauté historienne, mais inaugurerait une nouvelle manière d'écrire l'histoire de la bataille. Bien d'autres études historiques consacrées à une ou plusieurs batailles devaient, par la suite, voir le jour. En France, la voie précocement ouverte par le *Dimanche de Bouvines* a été depuis lors volontiers empruntée par l'historiographie⁷.

3. De ce point de vue, la thèse magistrale d'André CORVISIER, *L'armée française de la fin du XVII^e siècle au Ministère Choiseul. Le soldat*, Paris, Publications de la faculté des Lettres et sciences humaines de Paris, 1964 est des plus révélatrices.

4. Ce sont les premiers mots de l'avant-propos : « En 1968, je reçus proposition d'écrire, pour la collection qu'avait fondée Gérard Walter, "Trente journées qui ont fait la France", le livre consacré à l'un de ces jours mémorables, le 27 juillet 1214 » ; Georges DUBY, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973 (rééd. 1985), p. 7.

5. « Avant-propos », novembre 1984, dans Georges DUBY, *Le dimanche de Bouvines...*, *op. cit.*, p. 10.

6. *Ibid.*

7. Sans prétention à l'exhaustivité, citons Olivier CHALINE, *La bataille de la Montagne blanche, 8 novembre 1620*, Paris, Noësis, 2000 ; Hervé DRÉVILLON, *Batailles...*, *op. cit.* ; Yann LAGADEC et Stéphane PERRÉON (en collab. avec David Hopkin), *La bataille de Saint-Cast. Bretagne, 11 septembre*

Nombreux sont, en effet, les historiens français à avoir redécouvert les charmes et surtout l'intérêt de ce qu'il faut bien appeler une « Nouvelle histoire-bataille⁸ ». On aurait bien tort, en effet, de considérer cet indéniabre retour de la bataille comme une revanche tardive de l'histoire largement factuelle et descriptive promue, à compter des années 1870, par les membres de l'école « méthodique ». À l'instar de l'histoire de la politique devenue entre-temps celle *du* politique⁹, la manière d'écrire l'histoire de la bataille a profondément changé depuis la fin du XIX^e siècle. L'histoire militaire s'est en effet profondément renouvelée au contact de l'anthropologie, de la sociologie ou de l'histoire culturelle. En ce sens, écrire aujourd'hui l'histoire de la bataille ne consiste plus seulement à reconstituer minutieusement le déplacement des troupes sur le terrain ou à spéculer sans fin sur les choix stratégiques du commandement. En pointe sur le sujet, l'historiographie anglo-saxonne a également renoncé à l'approche traditionnelle dite « *drums and trumpets* » ou « *good general/bad general* » pour s'ouvrir à des problématiques bien plus larges, à la fois sociales, culturelles, religieuses, anthropologiques, prenant ou essayant de prendre en compte aussi bien l'évolution des conceptions stratégiques que celle de l'armement, l'idée même de la guerre dans son rapport à la société que l'expérience vécue des combattants ou la violence guerrière¹⁰.

Les efforts des historiens pour renouveler l'approche de la bataille ont surtout porté dans deux directions principales. La première concerne la perception globale de la bataille qui n'est plus seulement envisagée selon le point de vue abstrait et surplombant du commandement, mais aussi en fonction du regard et de l'expérience des combattants eux-mêmes. En réaction à une histoire de la bataille trop longtemps et trop exclusivement écrite d'en haut, depuis les états-majors, nombre d'historiens se sont ainsi efforcés de reconstituer les conditions et les perceptions réelles du combat au niveau de l'humble soldat. L'importance nouvelle accordée à l'expérience vécue du combat, au plus près de l'homme de troupe, a puissamment contribué au renouvellement de l'historiographie. Il est clair cependant que cet effort d'élargissement du regard historien sur la bataille, doublée souvent d'une tentative pour en atteindre le centre incandescent, est en grande partie dépendant de l'état de la documentation. À cet égard, toutes

¹⁷⁵⁸ : *entre histoire et mémoire*, Rennes, PUR, 2009 ; Xavier HÉLARY, *Courtrai, 11 juillet 1302*, Paris, Tallandier, 2012.

8. Sur ce point, voir les travaux coordonnés par Laurent Henninger et notamment « Nouvelle histoire-bataille », *Cahiers du centre d'études d'histoire de la défense*, 9, 1999 et 23, 2004.
9. Jacques LE GOFF, « L'histoire politique est-elle toujours l'épine dorsale de l'histoire ? », *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, p. 333-349.
10. John KEEGAN, *The Face of Battle. A Study of Agincourt, Waterloo and the Somme*, Londres, Jonathan Cape, 1976 (trad. française : *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415, Waterloo 1815, la Somme 1916*, Paris, R. Laffont, 1993 et Perrin, 2013) ; John LYNN, *De la guerre. Une histoire du combat des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2006, initialement publié sous le titre *Battle. A History of Combat and Culture*, Boulder, Westview Press, 2003.

les batailles et toutes les périodes ne sont pas logées à la même enseigne. Ce n'est assurément pas un hasard si, en France, les travaux à la fois les plus novateurs et les plus débattus inspirés par l'anthropologie de la violence guerrière se rencontrent dans l'historiographie de la Grande Guerre¹¹. La richesse et la densité des témoignages individuels laissés par les combattants des tranchées fondent assurément, mieux qu'ailleurs, la possibilité même d'une histoire de la guerre, voire de la bataille, écrite ou perçue « par en bas ». Quoi qu'il en soit, l'ambition d'écrire une histoire élargie de la bataille, c'est-à-dire susceptible d'embrasser la totalité des données collectives ou subjectives du combat, se heurte d'emblée à l'inégale résistance des matériaux documentaires, sans compter le défi historiographique que représente la difficulté de concilier une vision à la fois rapprochée et englobante de la bataille¹².

La nécessaire prise en compte critique des sources éclaire la seconde direction prise par la recherche historique récente. L'érudition classique, en recueillant soigneusement les « faits » supposés constitutifs de la bataille, méconnaît encore trop souvent l'existence et la force du cadre préalable, le plus souvent narratif, dans lequel ils ont été initialement rangés et classés. L'importance légitime accordée à la reconstitution des faits ne doit pas faire oublier qu'ils ont été préalablement triés, encadrés et mobilisés dans un « ordre » qui dépend aussi de l'idée que les contemporains se faisaient de la bataille. « Dès les premiers coups de canon, la bataille est récit » nous rappelle opportunément Hervé Drévillon¹³. Ainsi, l'étude des usages idéologiques de la bataille commence sans doute beaucoup plus tôt et beaucoup plus près de l'événement qu'on ne le croit généralement. La plupart des historiens ont aujourd'hui renoncé à prendre la bataille pour une donnée préalablement acquise, un fait déjà naturellement construit, dont il ne s'agirait plus que de préciser les contours, le contenu événementiel, avant de l'inscrire dans un enchaînement factuel. Autrement dit, la bataille, en tant qu'événement, n'existe bien souvent que par la volonté de ceux qui l'ont faite et surtout de ceux qui l'ordonnent *a posteriori*, des généraux, des dirigeants politiques jusqu'aux historiens eux-mêmes. La bataille est bien souvent le produit d'une volonté, voire d'un choix, politique, religieux,

-
11. Citons, dans une imposante bibliographie, George L. MOSSE, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1991 (trad. française : *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999) ; Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000 ; Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Le Chemin des Dames : de l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2005.
 12. Sur les problèmes d'accommodement d'échelle, à propos justement de la bataille, voir les remarques de Carlo GINZBURG, « Microstoria : due o tre cose che so di lei », *Quaderni storici*, 86, 1994, p. 511-539 (traduction française : « Microhistoire : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Le fil et les traces*, Verdier, Lagrasse, 2010, p. 387-392).
 13. Hervé DRÉVILLON, *Batailles...*, *op. cit.*, p. 24. Voir également Jérémie FOA et Paul-Alexis MELLET (dir.), *Le bruit des armes. Mises en formes et désinformations en Europe pendant les guerres de Religion (1560-1610)*, Paris, H. Champion, 2012.

stratégique, etc. C'est donc dans sa dimension large et compréhensive que le terme d'idéologie doit être entendu, comme ce qui réunit les multiples facettes des constructions idéelles dont l'événement-bataille n'est que le support. En ce sens, la métamorphose ou assumption d'un simple combat en « bataille » constitue déjà en soi une opération idéologique qu'il importe de questionner.

Si la bataille découle assurément d'un certain rapport de violence, elle implique donc simultanément de forts investissements idéologiques. Le cas est d'autant plus flagrant lorsque le rapport des forces apparaît déséquilibré, lorsque l'épreuve n'oppose pas seulement deux nations rivales mais deux adversaires de taille inégale, un faible et un fort, un dominant et un dominé. Dans une telle configuration, la bataille devient ainsi souvent le lieu où le dominant, identifié au vainqueur, impose son idéologie au dominé. Plus généralement, il ne s'agirait pas seulement d'étudier l'idéologie en-elle-même, dès-lors que celle-ci est bien souvent élaborée ailleurs (à la cour ou dans les cercles intellectuels rapprochés du pouvoir entre autres), mais bien de rendre compte de la façon dont celle-ci est mise à l'épreuve de la bataille. La bataille ne résulterait donc pas seulement d'un simple rapport de forces ou d'une pure expression de la violence, mais mériterait également d'être analysée comme le lieu et l'instrument d'une mise à l'épreuve de l'idéologie; la victoire constituant la preuve par excellence de son bien-fondé. Autrement dit, de l'issue heureuse ou malheureuse de la bataille ne ressortent pas seulement un vainqueur et un vaincu, mais également des valeurs, des positions idéologiques alternativement consolidées, validées ou ébranlées¹⁴. Il serait donc erroné ou réducteur d'appréhender la bataille sous le seul angle tactique, selon des critères strictement « militaires », car cette force qui l'emporte physiquement sur le terrain est nécessairement investie d'une signification supérieure à caractère idéologique. Par ailleurs, la victoire n'est pour ainsi dire jamais décrite ou comprise comme le seul résultat mécanique d'une supériorité militaire ou tactique, mais bien comme la traduction concrète de la supériorité d'une « cause » ou d'une « légitimité » sur une autre. Il ne faut dès lors pas s'étonner que le capital symbolique de la bataille soit souvent bien supérieur à son réel gain stratégique...

C'est donc bien sur la base de ces acquis historiographiques et sur ce terrain renouvelé de l'histoire militaire que cet ouvrage propose de visiter ou de revisiter quelques-unes des batailles qui jalonnent l'histoire des hommes et des sociétés, et d'en examiner les multiples enjeux et usages idéologiques de façon croisée. À cet effet, il rassemble les contributions de plusieurs chercheurs qui se sont réunis à l'université Rennes 2, les 5 et 6 décembre

14. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à Ariane BOLTANSKI et Franck MERCIER (dir.), *Le salut par les armes. Noblesse et défense de l'orthodoxie*, Rennes, PUR, 2011 ou à Laurent BOURQUIN, Philippe HAMON, Alain HUGON et Yann LAGADEC (dir.), *La politique par les armes. Conflits internationaux et politisation (XV^e-XIX^e siècles)*, Rennes, PUR, 2014.

2012, à l'occasion d'un colloque international consacré aux aspects idéologiques de la bataille. Plus que de l'événement lui-même (dont la connaissance intime est le plus souvent assourdie par le fracas des armes), il sera ainsi surtout question ici des motivations idéologiques des belligérants, de la mise en récit des batailles et de leur exploitation à des fins politiques ou mémorielles. Appréhendée d'une part dans le large espace que constitue l'Europe – à une exception près, celle de Tucuman (1562), qui permet cependant de saisir les dimensions idéologiques de l'affrontement entre colonisateurs européens et colonisés –, d'autre part sur la longue durée, du *xr^e* au *xix^e* siècle, d'Hastings (1066) à Leipzig (1813) en passant par Auray (1364) et Rocroi (1643), la « bataille » apparaît comme le lieu d'un intense investissement militaire, politique et idéologique. C'est peut-être qu'une « bataille » ne se remporte pas seulement sur le terrain militaire, mais aussi et peut-être surtout sur celui de l'imaginaire...

Dans cette perspective, le propos se développe autour de plusieurs axes de réflexion qui se situent à toutes les étapes de la bataille, avant, pendant, comme après le choc des armes.

Le premier concerne le choix de la bataille : quelles sont les justifications avancées par le commandement au moment de livrer combat ? Le choix même de se battre à un endroit précis, à un moment donné, est-il influencé par des considérations de nature idéologique ? Quels sont les rôles attribués, à la veille de l'affrontement, à la prière, aux sermons, aux discours d'encouragement des combattants ? Ces derniers sont-ils considérés comme de simples « hommes d'armes » dont la guerre est le métier ou des combattants dont la motivation idéologique ou politique doit être prise en compte, voire stimulée ?

Le second présente une réflexion autour du combattant dans la bataille : le comportement du soldat au cœur du combat tient-il, au moins pour une part, à des facteurs idéologiques, religieux ou politiques ? La violence, inhérente à la bataille, prend-elle une dimension particulière en raison des dimensions idéologiques de l'affrontement ? En quoi la définition de l'ennemi (comme futur partenaire de la paix, adversaire irréductible ou démonisé) rejaillit-elle sur la réalité des combats ?

Le dernier axe de la réflexion s'intéresse aux lendemains immédiats ou plus lointains de la bataille : qu'en est-il du traitement des corps blessés, tués sur le champ de bataille ? Que deviennent les prisonniers ? Leur sort dépend-il aussi de facteurs idéologiques ? Plus largement, dans quelle mesure la conception de l'adversaire informe-t-elle non seulement le déroulement mais encore l'issue de la bataille ? Comment dire et exploiter la victoire ou la défaire ? Le questionnement sera ici d'autant plus attentif que la bataille est bien souvent le résultat d'une mise en récit qui possède ses propres codes, sachant qu'au-delà des faits d'armes eux-mêmes, l'idée que s'en font les chroniqueurs et autres commentateurs l'emporte souvent sur les réalités

militaires. Cet ouvrage se revendique en effet d'une histoire attentive aux sources narratives, à la manière dont la bataille est rapportée par ceux qui l'ont faite comme par ceux qui en ont une connaissance plus indirecte. Enfin, étudier les usages idéologiques de la bataille, c'est aussi suivre les étapes et les modalités d'une transformation, plus ou moins profonde, de l'événement à travers les jeux subtils de la mémoire.

D'une façon générale et pour autant que les sources utilisées le permettent, les auteurs s'efforcent de ne pas dissocier l'approche idéologique de la bataille de son déroulement concret. On s'attache ainsi, autant que faire se peut, à analyser les usages idéologiques de la bataille sans négliger les aspects pratiques du combat.

Soucieux de ne pas réduire l'enquête aux seules « batailles » officiellement homologuées, nous donnons à cette notion une acception suffisamment large pour inclure tout type d'affrontement militaire, violent et limité dans le temps, sur terre comme sur mer, de la bataille rangée à la guerre de siège. Du reste, la frontière entre la guerre de siège et la bataille est parfois assez floue, comme pour la bataille de Castillon (1453) où l'armée anglaise de Talbot se brise sur une armée organisée pour un siège en règle de la cité du même nom, ou encore celles de Pavie (1525) et de Rocroi (1643). Nous ne nous limitons pas non plus aux « grandes batailles » qui font ou sont supposées faire les nations, mais élargissons l'analyse aux affrontements de moindre envergure qui peuvent justifier de l'appellation « bataille », étant entendu que celle-ci ne dépend pas seulement des belligérants eux-mêmes. Si le poids idéologique de l'affrontement semble aller de soi lors des croisades externes contre les « infidèles » ou même internes contre les hérétiques (Lipany, 1434), lors des guerres de Religion ou celles de la Révolution française (Valmy, 1792), nous ne négligeons pas les batailles prenant place dans des conflits de puissance plus « traditionnels », de la guerre de Cent Ans (v. 1337-1475) à celle de Sept Ans (1755-1763), des guerres d'Italie à celles de la Révolution et de l'Empire. Par souci de cohérence, le début du xx^e siècle, avec la guerre européenne de 1914-1918, n'a pas été retenu dans le champ chronologique de l'étude, dès lors que la Grande Guerre représente, à bien des égards, une rupture considérable dans l'histoire des conflits en même temps qu'elle marque, peut-être, la fin du « temps des batailles¹⁵ ».

15. Hervé DRÉVILLON, *Batailles...*, *op. cit.*, p. 20.